



Chrétien de Troyes
LE CHEVALIER AU LION

Mis en vers français modernes

pernon-editions.fr

Chrétien de Troyes

YVAIN
ou
Le Chevalier au Lion

Traduction en vers français modernes
du texte du manuscrit BN Fr. 794
par Guy de Pernon

2019

Merci à
Mireille Jacquesson
qui a bien voulu se charger
de la correction de ce travail

À la cour d'Arthur

4 Arthur, le bon roi de Bretagne,
Dont les beaux exploits nous enseignent
D'être courageux et courtois,
Tint une riche cour de roi
À la fête qui est si belle
Et que Pentecôte on appelle.

8 Le roi fut à Carduel, en Galles ;
Après le repas, dans les salles,
Les chevaliers se rassemblèrent
Où les Dames les appelèrent,
Jeunes femmes, et demoiselles.

12 Les uns racontaient les nouvelles,
Les autres se parlaient d'amour,
De leurs angoisses, leurs douleurs,
Des grands bonheurs reçus souvent,
16 Ou tourments par engagement
Pour eux très doux et comme heureux ;

20 Mais il en est fort peu de ceux
Qui près du but ont tout laissé
Quand leur amour s'est étiolé,
Car ceux qui prétendaient aimer
Se faisaient courtois appeler
Et courageux et honorables ;

24 Amour est devenu la fable,
Pour ceux-là qui rien ne ressentent
Et disent qu'ils aiment, et mentent ;
Mensonge et inventions en font
28 Les vantards qui nul droit n'y ont.

Mais parlons donc de ceux qui furent
Et laissons plutôt ceux qui durent :
Car il vaut mieux, à mon avis,
32 Un héros mort qu'un rustre vif.

Il me plaît donc de raconter
ce qui vaudra d'être écouté
car notre roi en fut témoin

36 et dont on parlera au loin.
Si j'en crois les dits des Bretons
toujours sera de grand renom
et par lui seront rappelés
40 les noms des braves chevaliers
qui pour l'honneur ont guerroyé.

Mais en ce jour tous s'étonnèrent
De voir le roi s'en être allé
44 beaucoup en ont été peïnés
Et on en a beaucoup parlé,
Car jamais on n'avait vu encore
Le roi pendant la fête entrer
48 En sa chambre et s'y reposer.

Mes c'est qu'en ce jour il advint
Que la reine longtemps l'y retint
Il est resté près d'elle ainsi
52 Si longtemps qu'il s'est endormi.

À la porte de cette chambre
Étaient Didon et Sagremor
Et Keu et messire Gauvain ;
56 Il y avait aussi Yvain,
Et avec eux Calogrenant,

Un chevalier très avenant,
Qui s'est mis à leur raconter
60 Aventure qui lui fit honte.

Tandis qu'il contait son histoire,
La reine qui de loin l'écoutait,
64 Auprès du Roi, s'est redressée,
Et près d'eux est venue sans bruit,
Pour qu'on ne puisse pas la voir ;
Entre eux elle est venue s'asseoir
68 Alors Calogrenant surpris,
S'est devant elle vite lev

Moqueries de Keu

Et Keu, qui critique toujours,
est malveillant, et plein d'aigreur,
Lui dit : « Par Dieu, Calogrenant,
72 Vous vous montrez bien courageux ;
Je me réjouis de vous voir
Comme le plus courtois de nous !
Je sais que vous allez me croire
76 Tant le bon sens vous fait défaut !

Il faut que ma Dame le croie :
Vous avez vraiment plus que nous
De politesse et de prouesses ;
80 Mais ce n'est pas simple paresse
Si nous ne nous sommes levés,
Ou même simple indifférence.
Mais par Dieu, sire la raison
84 Est que nous n'avons vu ma Dame
Avant de vous voir vous leve

La reine rabroue Keu

– Certes, Keu, vous étoufferiez
Dit la reine, à mon humble avis,

- 88 Si vous ne pouviez recracher
Le venin dont vous êtes plein !
Vous êtes pénible, et méchant,
De vous moquer de vos amis.
- 92 – Dame, si votre compagnie
Dit Keu, ne nous apporte rien,
Au moins ne nous privez de rien !
Je ne crois pas avoir rien dit
- 96 Que l'on puisse me reprocher.
Et s'il vous plaît, finissons-en :
Il n'est ni courtois ni sensé
De continuer un tel débat :
- 100 Inutile d'aller plus loin,
Cela pourrait s'envenimer.
Faites-lui plutôt raconter
Ce qu'il avait si bien commencé
- 104 Ce sera mieux que disputer. »
- À ces mots-là, Calogrenant
Reprend la parole et répond :
« Dame, dit-il, de la querelle,
108 Je ne me sens pas trop touché :
Je n'en ai cure, et je l'oublie.
Si Keu me montre du mépris
Le dommage n'est pas bien grand.
- 112 À bien d'autres, meilleurs que moi,
Messire Keu, vous avez dit
Des mots qui leur ont fait du tort,
Et vous en êtes coutumier.
- 116 Le fumier ne peut que puer,
Le taon piquer, l'abeille bruire,
Le méchant ennuyer et nuire.
Je n'en dirai pas plus ici,
- 120 Si ma Dame me le permet,
Car cette affaire me déplaît
Et je la prie qu'elle se taise
Et qu'elle ne m'impose rien.

- 124 – Dame, tous ceux qui sont ici
 Dit Keu, vous en sauront bon gré,
 Et l’écouteront volontiers.
 Ne vous en faites pas pour moi,
128 Mais par la foi envers le Roi
 Votre seigneur, qui est le mien,
 Demandez-lui, vous ferez bien.
- Calogrenant, reprend la Reine,
132 Oubliez les méchancetés
 Du seigneur Keu, le Sénéchal :
 C’est sa manie de faire mal,
 On ne peut pas l’en empêcher.
136 Je vous demande et je vous prie
 Pour que je n’en sois pas fâchée,
 De nous conter, et quoiqu’il dise,
 Ce qu’à nous il plairait d’entendre,
140 Si vous voulez me faire plaisir,
 Alors reprenez s’il vous plaît.
- Certes, Dame, cela m’ennuie
 Ce que vous voulez que je fasse ;
144 J’aimerais mieux que l’on m’arrache
 Une dent — sauf à vous déplaire,
 Plutôt que de rien leur conter ;
 Mais je ferai ce qu’il vous plaît
148 Même si cela me déplaît,
 Puisque c’est vous. . . Or écoutez !
 Cœurs et oreilles me prêtez,
 Car toute parole est perdue
152 Si elle ne va jusqu’au cœur
- Il en est qui l’entendent bien
 Sans la comprendre et qui la louent ;
 Ils n’en entendent que le bruit
156 Puisque leur cœur n’y comprend rien.
 Aux oreilles vient la parole,
 Tout aussi bien que le vent vole,
 Mais ne s’y arrête, n’y reste,
160 Et très vite elle disparaît,

Si le cœur pas disposé
Pour bien saisir ce qui est dit.

164 Car pour le son pouvoir entendre
Et le saisir, le retenir,
Les oreilles sont cette voie
Par où la voix au cœur s'en vient ;
168 Le cœur se saisit dans le ventre
De la voix qui par l'oreille entre.

Alors celui qui veut m'entendre
Doit me prêter cœur et oreilles,
172 Car je ne parle pas d'un songe,
Ni d'une fable ou de mensonge.

Le récit de Calogrenant

176 C'était il y a bien sept ans,
Et moi, seul comme un paysan ¹
J'allais en quête d'aventures,
Portant mes armes, mon armure,
Comme il sied à un chevalier.
Et je pris un chemin, à droite,
Au creux d'une forêt épaisse ²

180 C'était un chemin très mauvais,
Tout plein de ronces et d'épines ;
Non sans douleurs, et non sans peine,
Je suivis pourtant ce sentier.

184 Pendant presque un jour tout entier
C'est ainsi que j'ai chevauché,
Jusqu'au sortir de la forêt,
De la forêt de Brocéliande.

Le vavasseur accueillant

188 Après la forêt, sur la lande,

1. Il n'y a en effet que les gens du peuple pour voyager seuls... Les Princes ont toujours avec eux des serviteurs, des chevaux. Le "chevalier errant", lui, est seul.

2. On peut penser ici aux premiers vers de l'"Enfer" de Dante : « ... mi ritrovai in una selva oscura... ».

Je vis une tour crénelée,
 À une demi-lieue de moi,
 À tout le moins, ou un peu plus.
 192 En galopant, j'allai vers elle,
 Et je vis un château, son fossé,
 Qui l'entourait, large et profond.
 Et sur le pont se tenait droit
 196 Celui à qui était l'endroit,
 Un autour mué ¹ sur le poing.
 Sitôt que je le saluais,
 Il vint me tenir l'étrier,
 200 Tout en m'invitant à descendre.

Je descendis — et pourquoi non ?
 J'avais grand besoin d'un logis.
 D'autant qu'il me dit aussitôt
 204 Et même le redit sept fois,
 Que cette voie était bénie
 Par laquelle j'étais venu.

Nous sommes entrés dans la cour,
 208 Passant la porte après le pont,
 C'était la cour du vavasseur :
 Que Dieu lui donne autant de joie
 Qu'il m'en a fait cette nuit-là !
 212 Au milieu pendait une plaque
 Ni de fer, ni de bois, je crois,
 Mais qui était toute de cuivre.

Sur cette plaque, du marteau
 216 Pendu à côté, au poteau,
 Le vavasseur frappa trois coups.
 Et ceux qui se tenaient en haut
 Entendirent le timbre et le son,
 220 Et sont sortis de la maison,

1. Genre d'épervier, utilisé pour la chasse après leur mue, donc devenu adulte. C'est aussi un symbole très utilisé comme marque aristocratique. Quand le "Cid" est chassé de son village sur ordre du prince, il est fort triste de voir :

« Et sur les perchoirs vides, plus de faucons mués. » (Extrait de : Per Abbat. « Cantar de Mio CID », v. 5, dans ma traduction.

Ils sont descendus dans la cour.
J'étais descendu ¹ de cheval
Et un valet me le tenait.
224 Alors je vis venir vers moi
Une fort belle demoiselle.

Mon regard en fut captivé :
Elle était belle, et grande et mince,
228 Et à me désarmer fut adroite,
Avec tant de délicatesse !
Elle me mit un court manteau
De laine bleue comme le paon,
232 Et tout le monde s'en est allé
Personne ici n'est demeuré
Sauf elle et moi, ce qui me plut,
Je n'en demandais rien de plus.

236 Puis elle m'emmena m'asseoir
Dans le plus bel endroit du monde,
Tout entouré d'un petit mur.
Je la trouvai si avenante,
240 Parlant si bien, si distinguée,
Si agréable, si plaisante,
Que j'étais heureux d'être là
Et que pour nule chose au monde
244 Je n'eusse voulu m'en aller. . .

Mais il ne m'a laissé en paix
Mon hôte, et m'appela, le soir
Quand de souper l'heure est venue.
248 Je ne pouvais plus rester là,
Et fis ce qu'il me demandait.
Du souper dirai seulement,
Qu'il fut tout à fait bien pour moi,
252 Dès lors qu'à table devant moi,
La demoiselle était assise.

Après manger, le vavasseur

1. Le manuscrit est ici fautif : “je descendis”, déjà indiqué au vers 200; le Ms 1433, par exemple a la bonne “leçon”, que je suis ici.

256 Dit qu'il ne se souvenait pas
 S'il avait déjà autrefois
 Logé un chevalier errant
 Qui allait cherchant l'aventure :
 Cela faisait longtemps, dit-il.

260 Il m'a prié, en revenant,
 De m'arrêter encore ici,
 En guise de remerciement,
 Et je lui ai dit : « Volontiers ! »
 264 Pour ne pas lui faire de honte :
 Ce n'eût pas été très gentil
 Que de lui refuser son offre.

268 Le logis fut bon, cette nuit,
 Et mon cheval à l'écurie
 Comme je l'avais dit le soir.
 Dès que le jour se fut levé
 On a fait ce que je voulais ;
 272 Mon brave hôte et sa chère fille
 Je les recommandai à Dieu,
 Je pris congé de tout le monde,
 Et je partis dès que je pus.

Le gardien des taureaux

276 Je n'étais pas encore loin,
 Quand je trouvai, en un essart¹
 Des taureaux, ours et léopards²,
 Qui se combattaient tous entre eux
 280 Dans un vacarme épouvantable,
 Avec une férocité,
 Telle que, à la vérité,
 J'ai reculé, pris par la peur,
 284 Car n'est de bête plus féroce,

1. Lieu récemment défriché, avec des arbres abattus, ou bois mal entretenu. Le mot s'emploie encore dans les campagnes.

2. Le copiste Guiot, ici, "en rajoute"... Le ms 1433 ne mentionne, lui, que des « taureaux furieux ».

Plus orgueilleuse qu'un taureau.

Un rustre, semblable à un Maure,
Immense, hideux à faire peur,
288 Une très laide créature
Qu'on n'a pas de mots pour décrire,
Était assis sur une souche,
Une grande massue à la main.

292 Je m'approchai de ce vilain :
Il avait une tête énorme,
Pire qu'une bête de somme ;
Cheveux emmêlés, front pelé,
296 Plus large encore que deux mains,
De grandes oreilles poilues
Comme celles d'un éléphant,
De gros sourcils et face plate,
300 Des yeux de chouette, nez de chat,
Bouche fendue, gueule de loup,
Dents de sanglier fort aigües,
Moustaches pointues, barbe rousse,
304 Menton tombant sur la poitrine,
Échine forte et dos bossu.

Il s'appuyait sur sa massue,
Portait un habit très étrange
308 On n'y voyait ni lin, ni laine,
Mais à son cou pendaient deux peaux
Qui étaient tout juste écorchées,
Deux peaux de boeuf ou de taureau.

312 L'homme s'est relevé d'un coup
Sitôt qu'il me vit m'approcher ;
Je ne sais ce qu'il allait faire
Peut-être allait-il me frapper ?
316 Je pensais devoir me défendre,
Quand je vis qu'il demeurait là
Droit, bouche bée, et sans bouger ;
Il était sur un tronc juché,
320 Et faisait bien dix pieds de haut.

- Il me regardait sans mot dire,
 Comme une bête l'aurait fait,
 Et je crus qu'il était muet
 324 N'avait pas toute sa raison.
- Je me suis pourtant enhardi,
 Et lui demande : « Alors dis-moi,
 Es-tu quelqu'un de bon, ou non ? »
 328 Il me répond qu'il est un homme.
 « Quel homme es-tu ? — Tel que tu vois,
 Ne suis jamais autre que ça.
- Que fais-tu là ? – Je reste là.
 332 Je garde les bêtes en ce bois.
 – Tu les gardes ? Mais par Saint-Pierre,
 Elles ne connaissent pas l'homme !
 Pas plus en plaine qu'en forêt,
 336 On ne garde bêtes sauvages,
 Ni ailleurs, de toutes façons :
 Sauf attachées ou enfermées.
- Je les garde, et je leur commande :
 340 Jamais ne sortent de ce parc.
 – Comment fais-tu ? Dis moi le donc !
 – Aucune n'oserait bouger
 Dès qu'elles me voient approcher,
 344 Car quand je peux en saisir une,
 Je la maintiens par les deux cornes
 Dans mes poings solides et forts,
 Et les autres tremblent de peur,
 348 Elles s'assemblent autour de moi,
 Comme pour implorer pitié.
 Mais nul me pourrait s'y fier,
 Sauf moi, allant au milieu d'elles :
 352 Il serait aussitôt tué !
- Je suis le maître de mes bêtes.
 Mais à toi maintenant de dire
 Quel homme es-tu, que cherches-tu ?

- 356 – Je suis, dit-il ¹, un chevalier
Cherchant ce qu’il ne peut trouver ².
J’ai bien cherché, et rien trouvé.
– Mais que voudrais-tu donc trouver ?
- 360 – Une aventure, pour éprouver
Ma vaillance, avec mon courage.
Je t’en prie, je te le demande
Indique-moi, si tu le peux,
364 Quelque aventure, ou chose étrange !
- Ne compte pas sur moi pour ça.
Je ne sais rien aux “aventures”
Jamais n’en entendis parler.
- 368 Mais peut-être pourrais-tu aller
Tout près d’ici, à la fontaine :
En revenir n’est pas facile,
Si tu ne fais ce qu’il faut faire.
- 372 Ici même tu trouveras
Un sentier qui t’y conduira.

La fontaine merveilleuse

- Suis ce chemin et vas tout droit,
Si tu ne veux gâcher tes pas,
376 Et pour ne pas te fourvoyer,
Car il est bien d’autres sentiers.
La fontaine bouillante est là,
Froide pourtant comme le marbre.
- 380 À l’ombre de ce plus bel arbre
Que la Nature ait jamais fait :
En tout temps il porte des feuilles
Il ne les perd jamais l’hiver.

1. On remarquera le changement au niveau du discours : Calogrenant, jusqu’ici, parlait en son nom (« Il me répond... » v.328) ; et soudain, on passe à la 3e personne : un “narrateur” s’est introduit dans le texte... Est-ce simple laisser-aller de l’auteur/copiste, ou déjà procédé littéraire ? Mais le ms 1433 continue, lui, de donner la parole à Calogrenant : il écrit, lui : « tu vois ».

2. On a ici une “définition” du “chevalier errant”, chose rarissime dans les textes de ce genre... il est même possible d’y voir une sorte de plaisanterie ! L’auteur/copiste croit-il vraiment à ce qu’il raconte ? Ou bien peut-on voir là déjà une préfiguration de ce que fera Cervantès ?

- 384 À son tronc, un bassin de fer
 Est pendu au bout d'une chaîne
 Longue, qui va à la fontaine.
 Et près de la fontaine verras
- 388 Un perron, tu le verras bien.
 Je ne saurais te le décrire
 Car jamais n'en ai vu de tel.
 De l'autre côté, la chapelle :
- 392 Elle est petite mais très belle.
- Si avec le bassin prends de l'eau,
 Et la répand sur le perron,
 Tu feras naître une tempête
- 396 Telle qu'en ces bois nulle bête
 Ni daim, ni cerf, ni sanglier
 Ni les oiseaux n'y resteront.
 Car tu verras tomber la foudre
- 400 Le vent souffler, les arbres choir,
 La pluie, les éclairs, le tonnerre...
 Et si tu peux en réchapper,
 Sans que tu aies à en souffrir
- 404 Tu auras eu bien plus de chance
 Que tous ceux qui y sont allés. »
- J'ai donc quitté ce grand rustaud
 Qui m'avait montré le chemin.
- 408 La matinée bien commencée
 Il n'était pas loin de midi
 Quand j'ai vu l'arbre et la fontaine.
 L'arbre était bien, je peux le dire
- 412 Le plus beau pin que l'on ait vu
 Jamais pousser sur cette terre.
 Et si fort qu'il puisse pleuvoir
 Aucune goutte ne passerait,
- 416 Mais s'écoulerait par-dessus.
- J'ai vu le bassin pendre à l'arbre,
 De l'or le plus fin que l'on vende
 En quelque foire que ce soit.
- 420 Et la fontaine, croyez bien

Qu'elle bouillait comme eau très chaude.
Sa margelle était d'émeraude
Percée comme on fait d'un tonneau,
424 Avec quatre rubis dessous,
Plus flamboyants et plus vermeils,
Que n'est le soleil au matin,
Quand il se lève à l'orient.
428 Je jure que jamais, vraiment,
Je ne vous en dis un mensonge.

J'ai voulu voir cette merveille
Cette tempête et cet orage :
432 En cela je ne fus point sage,
Et j'aurais du me retenir
À cet instant, si j'avais su
Au lieu de la pierre arroser
436 Avec l'eau du bassin versée.

Foudre et tempête

Mais j'en ai versé trop, je crois,
Car le ciel fut si perturbé
Que de plus de quatorze points
440 Des éclairs m'ont frappé les yeux ;
Et les nuages pêle-mêle
Jetaient de la pluie, neige et grêle.
Le temps fut si épouvantable
444 Que j'ai cru cent fois être mort
De la foudre tombée sur moi,
Et des arbres qui s'effondraient.

Sachez que j'en fus terrifié,
448 Tant que ce ne fut pas calmé...
Mais Dieu bientôt me rassura
Car ce temps-là ne dura pas ;
Les vents se sont bientôt calmés
452 Quand Dieu voulut, ils s'apaisèrent.

Et quand je vis l'air pur et clair,
 Je fus en joie et rassuré :
 Car la joie, si je l'ai connue
 456 Fait oublier les gros ennuis.

Quand le gros temps fut dissipé,
 Je vis, sur le pin rassemblés,
 460 Tant d'oiseaux, — il faut me croire !
 Que toutes les branches, les feuilles,
 En étaient comme recouvertes ;
 L'arbre en était plus beau encore !
 464 Ces oiseaux chantaient doucement,
 Et leur accord était parfait.
 Pourtant chacun tenait sa voix
 Car la mélodie de l'un d'eux
 Ne s'entendait pas chez un autre.

468 Leur joie m'avait tout réjoui ;
 J'ai écouté tout jusqu'au bout,
 Quand leur service fut fini.
 Jamais n'y eut rien de plus beau,
 472 Et nul n'entendra jamais ça,
 S'il n'entend le même que moi,
 Qui me plut tant et m'a séduit
 Au point que j'en suis un peu fou.

Le défenseur de la fontaine

476 Je suis resté jusqu'au moment
 Où j'entendis des chevaliers :
 Il m'a semblé qu'ils étaient dix
 Tant il faisait un grand vacarme
 480 Celui qui seul venait vers moi.

Quand je vis qu'il venait tout seul,
 Serrant les sangles de mon cheval,
 Je sautais aussitôt en selle ;

484 Et lui, qui semblait plein de rage,
Fonça sur moi plus vif qu'un aigle,
Et tout comme un lion en colère.
Aussi fort qu'il put le crier,
488 Il commença à me défier,
Disant : « vassal, vous m'avez fait
Sans me défier, grand tort et honte.

Vous auriez dû me défier,
492 Pour quelque querelle entre nous,
Ou faire valoir votre droit
Avant de vous en prendre à moi.
Si je le peux, noble vassal,
496 Sur vous retombera le mal
Causé par ce flagrant dommage.
Autour de moi, la preuve est là :
Tout mon bois qui est abattu !

500 Qui a souffert doit bien se plaindre
Et je me plains avec raison :
Vous m'avez fait fuir ma maison
En lançant la foudre et la pluie ;
504 Vous avez fait ce qui m'ennuie :
Malheur à qui s'en réjouit !
Vous m'avez livré tel assaut
contre mon bois et mon château
508 Que rien n'eût pu m'en protéger
Pas plus de tours que de remparts.

Nul homme ici n'est protégé
Quelle que soit la forteresse,
512 Faite de pierre ou bien de bois.
Mais sachez bien que désormais
De moi n'aurez jamais la paix. »

Le combat : Calogrenant vaincu.



FIGURE 1 – Miniature du manuscrit 1433 de la BnF.
On voit l'eau de la fontaine et Calogrenant brandissant le "bassin" doré.

516 Sur ce, nous nous précipitâmes,
En tenant bien serrés nos écus,
Chacun abrité par le sien.
Le cheval de l'autre était bon
520 Sa lance solide, et avait
La tête au moins de plus que moi.

J'étais en mauvaise posture,
Étant bien plus petit que lui,
Son cheval meilleur que le mien.
524 Sachez que c'est la vérité

Que je dis pour cacher ma honte.
Le coup le plus fort que j'ai pu
Lui ai donné, sans l'épargner,
528 En plein milieu de son écu.
J'y avais mis telle puissance
Qu'en pièces fut mise ma lance.
La sienne était restée entière,
532 Car elle n'était pas légère
Mais pesait plus, à mon avis
qu'aucune de nos chevaliers :
Jamais d'aussi grosse n'en vis.

536 Et il m'en a donné un coup
Si fortement que du cheval
Je fus précipité à terre
En passant par-dessus sa croupe.
540 Il me laissa honteux, vaincu,
Sans m'accorder un seul regard,
Prit mon cheval et me laissa
Et s'en retourna sur ses pas.

544 Ne sachant plus où j'en étais,
J'étais effrayé et pensif
Je m'assis près de la fontaine
Et j'y suis resté un moment,
548 N'osant suivre le chevalier,
De peur de faire une folie.
Et si j'avais voulu le faire,
Je ne savais où il était.

552 Enfin je me suis rappelé
La promesse faite à mon hôte
Et chez lui voulus revenir.
L'ayant décidé, je le fis.

556 Mais d'abord j'ai quitté mes armes,
Pour aller plus légèrement,
Et m'en revint honteusement.

560 Arrivant le soir à ce gîte
Mon hôte était resté le même,
Aussi aimable, aussi joyeux

Que je l'avais trouvé avant.
 Je ne remarquai rien chez lui,
 564 Ni chez sa fille, qui eût pu
 Montrer qu'ils ne m'accueillai^{ent} plus
 Aussi volontiers maintenant
 Et avec moins d'honneurs qu'avant.

568 Ils m'ont de nouveau bien reçu,
 Avec respect. . . Merci à eux !
 Me disant que jamais personne
 Ne s'était échappé de là-bas,
 572 À ce qu'ils savaient, et qu'on dit.
 En cet endroit d'où je venais
 On y mourait ou y restait.
 Et moi j'y vins, et je revins,
 576 Mais maintenant pour fol me tiens.

Et comme un fou vous ai conté,
 Ce que je ne voulais raconter.
 — Ma foi, a dit messire Yvain,
 580 Vous êtes mon cousin germain :
 Nous devons donc bien nous aimer !
 Et si je vous traite de fou,
 C'est de m'avoir caché cela
 584 Aussi longtemps — et je vous prie
 De ne pas vous en affecter !
 Car si je peux, à l'occasion,
 J'irai pour venger votre honte.

Railleries de Keu

588 — Ce sont propos de fin de table !
 Fit Keu, qui ne peut pas se taire.
 « Il y a, en un pot de vin,
 Plus de mots — que bière en tonneau !
 592 On dit que le chat soûl s'amuse. . . »

Après manger, et sans bouger,

Chacun va tuer Saladin ¹,
Et vous iriez “venger Fourré” ² !
596 Vos selles sont bien rembourrées ?
Vos armures bien astiquées ?
Et vos bannières déployées ?
600 Dépêchez-vous Messire Yvain,
Partez aujourd’hui ou demain,
Mais faites-nous savoir, beau sire,
Quand vous irez vers ce martyr,
Car nous voulons vous escorter !
604 Il n’est ni prévôt ni voyer ³
Qui ne veuille vous convoyer.
Mais quoi qu’il en soit, je vous prie,
Ne partez sans nous saluer !
608 Et si vous faites, cette nuit,
Un mauvais rêve — restez donc !

La Reine s’en prend à Keu

— Avez-vous donc perdu la tête
Messire Keu, a fait la reine,
612 Que votre langue jamais n’arrête ?
Que votre langue soit honnie
Tant elle est pleine de ce fiel ⁴ !
Elle devrait vous faire honte
616 À débiter sans s’arrêter
Sur chacun le pire qui soit.

Qu’elle soit maudite, une langue
Qui jamais n’hesite à médire !

1. Le manuscrit porte “Loradin”. Il s’agit du sultan Noureddin ; mais les manuscrits varient sur ce nom : « Saladin », « Loradin », « Noradin ». Je choisis “Saladin”, personnage le plus connu, fils de Noureddin. On a parfois utilisé ce nom comme argument pour la datation du texte d’Yvain, mais que veut dire “texte” ? La copie manuscrite n’est pas forcément la première apparition d’un “conte”...

2. “Fourré”, dans les chansons de geste, est un roi païen. L’expression “venger Fourré” avait pris le sens de : “entreprendre une bataille hasardeuse”.

3. Le titre d’“Agent Voyeur” s’utilisait encore au début du XXe siècle pour désigner la personne responsable de l’entretien des routes à l’échelle d’un canton.

4. Le manuscrit porte ici “escarmonie” : c’est une résine aux propriétés purgative.

620 La votre est si malencontreuse
 Qu'elle vous fait partout haïr !
 Elle ne peut mieux vous trahir.
 Sachez que si c'était la mienne,
 624 De trahison l'accuserais.
 Celui qu'on ne peut corriger,
 On devrait l'attacher dans l'église,
 Aux grilles du chœur, comme un fou.

628 — Dame, je me moque bien,
 De ses railleries, dit Yvain.
 Il en sait tant, peut tant, vaut tant
 Keu, qui dans les cours se répand,
 632 Que jamais n'est muet ni sourd !
 Il sait répondre à des bassesses
 Avec sagesse et courtoisie,
 Et n'a jamais fait autrement.
 636 Vous savez bien si je vous mens !
 Mais je n'ai cure de querelle,
 Ni de céder à la folie.

640 Ce n'est pas lui qui est la cause
 Celui qui frappe le premier,
 Mais bien celui qui veut vengeance.
 Il moquerait n'importe qui
 Celui qui raille son ami.
 644 Je ne veux pas faire le chien
 Qui grince des dents, hérissé,
 Quand un autre montre les crocs. »

648 Pendant qu'il devisaient ainsi
 Le roi de sa chambre est sorti,
 Où il était resté longtemps,
 Ayant bien dormi juque là.
 Et les présents, quand ils le virent,
 652 Se sont levés à son approche
 Mais il les fit tous se rasseoir.

Près de la reine il s'est assis
 Et la reine alors lui donna

656 De Calogrenant des nouvelles ;
Elle lui conta mot pour mot
Ce qu'elle savait très bien faire.

Le roi l'écoula volontiers
660 Et par trois fois il a juré
Sur Pendragon, qui fut son père,
Et sur son fils, et sur sa mère,
Qu'il irait voir cette fontaine,
664 Avant la fin de la quinzaine,
Et la surprenante tempête ;
Il y viendra donc dès la veille*
De la fête Saint-Jean-Baptiste,
668 C'est là qu'il trouvera un gîte,
Et avec lui pourront venir
Tous ceux qui le désireront.

Ce que le roi a déclaré,
672 Toute la cour s'en réjouit,
Car tous désiraient y aller,
Chevaliers comme bacheliers*.
Si tout le monde était content,
676 Yvain, lui, était désolé,
Car il voulait y aller seul :
Il était peiné, et inquiet
Pour le roi, qui irait là-bas.

La tentative d'Yvain

680 Et s'il avait peur pour le roi,
C'est qu'il pensait que le combat
Serait confié à Keu, c'est sûr,
Plutôt qu'à lui, s'il était là :
684 À Keu il serait accordé,
Ou peut-être même à Gauvain,
Si d'abord il le demandait.

Si l'un de ces deux le demande
688 On ne l'en empêchera pas.
Mais il ne les attendra pas,
Il ne veut pas leur compagnie,
Et il ira plutôt tout seul,
692 Pour son bonheur ou sa douleur ;
Qui que ce soit qui reste là,
Lui veut y être avant trois jours,
En Brocéliande, et cherchera
696 Jusqu'à ce qu'il ait pu trouver
L'étroit sentier plein de buissons
Car il en est trop désireux,
Et la lande et le château fort,
700 Et l'agrément, et le plaisir,
De voir la jolie demoiselle,
Qui est si avenante et belle,
Et le brave homme, avec sa fille,

- 704 Qui honore si bien ses hôtes,
Tant son cœur est bon et bien né.
- Il verra les taureaux et l'essart,
Et le grand rustaud qui les garde.
- 708 Il lui tarde fort de le voir,
Ce rustre-là qui est si laid,
Grand et affreux, et contrefait,
Et noirci comme un forgeron*.
- 712 Puis il verra, sûrement, le perron,
Et la fontaine, et le bassin,
Et les oiseaux sur le grand pin :
Il fera pleuvoir et venter.
- 716 Mais il ne veut pas s'en vanter :
Nul ne saura ce qu'il voulait,
Jusqu'au moment où lui viendra
Un grand honneur ou une honte... .
- 720 Alors que la chose soit sue !

Départ secret d'Yvain

- Messire Yvain quitte la cour,
Furtivement, et sans personne
Qui l'accompagne à son logis.
- 724 Il y retrouve tous ses gens,
Et leur fait seller son cheval.
Il fait venir un écuyer,
À qui il ne cachera rien.
- 728 Holà ! Dit-il, viens avec moi,
Dehors, apporte-moi mes armes !
Je vais sortir par cette porte,
Sur mon palefroi, au petit pas.
- 732 Garde-toi bien de traînasser,
Car je vais m'en aller très loin.
Que lmon cheval soit bien ferré,
Et amène-le moi très vite :
- 736 Tu reprendras mon palefroi.

Mais garde-toi bien, c'est un ordre,
Si on te demande après moi,
De raconter quoi que ce soit :
740 Ta confiance en moi aujourd'hui
Se retournerait contre toi.

— Sire, fait-il, soyez sans crainte :
Par moi personne ne saura.
744 Allez donc, et je vous suivrai. »
Mon seigneur Yvain est monté ;
Il vengera s'il peut, la honte
De son cousin, et reviendra.

748 L'écuyer alors a couru
Il est monté sur le cheval ;
Il ne fallait pas s'attarder :
Ni fer ni clou ne lui manquaient.
752 Il suit son seigneur au galop
Jusqu'à ce qu'il soit descendu.
Il l'avait un peu attendu,
Loin du chemin, dans un écart.
756 Son équipement lui apporte
Et il s'en revêt aussitôt.

Messire Yvain n'a pas tardé
Dès qu'il a fini de s'armer :
760 Il est allé, jour après jour,
Par les montagnes, les vallées ;
Par les forêts longues et larges,
Leurs lieux étranges et sauvages,
764 Et tant de dangereux passages
Tant de périls, et tant d'épreuves,
Qu'il a trouvé l'étroit sentier,
Plein de ronces et d'obscurité. . .
768 Alors il fut bien assuré
Qu'il ne pouvait plus s'égarer.

Et s'il doit quelqu'un affronter
Il n'arrêtera que s'il voit
772 Le pin qui la fontaine ombrage

Et le perron, et la tourmente
 Qu'il pleuve, tonne, et grêle et vente.

Chez le vavasseur

776 Cette nuit-là, sachez-le bien,
 Il fut logé comme il voulait.
 Chez le vavasseur il trouva
 Un accueil encore meilleur
 Que celui que je vous ai dit.
 780 Et chez la fille il a trouvé
 Plus de sagesse et de beauté
 Cent fois plus que Calogrenant.
 On ne peut pas faire la somme
 784 Des qualités des gens de bien
 Quand ils font preuve de bonté.
 Jamais on ne pourra tout dire,
 Nulle langue ne peut suffire
 788 Pour les mérites d'un prud'homme.

Messire Yvain eut, cette nuit,
 Un bon logis, il y fut bien.

La fontaine perilleuse

792 Le lendemain, dans les essarts ¹,
 Il vit les taureaux, le rustaud,
 Qui lui indiqua le chemin.
 Mais il se signa bien cent fois,
 Tant il était impressionné
 796 En voyant comment la Nature
 Faisait si laide créature.
 Puis il alla vers la fontaine,
 Et vit tout ce qu'il voulait voir.
 800 Sans s'arrêter, et sans s'asseoir,

1. Terre préparée pour la culture par abattage ou brûlis, avec encore des souches et des broussailles, ou bois mal entretenu. Le mot s'emploie encore dans les campagnes.



FIGURE 2 – Yvain accueilli par le vassaleur et sa fille, devant leur château (miniature du Ms 1433).

Il versa sur le perron, vite,
L'eau du bassin fort bien rempli.
Alors ce fut le vent, la pluie,
804 Le mauvais temps qu'il attendait.
Et quand Dieu ramena le beau,
Sur le pin vinrent les oiseaux
808 Avec une joie merveilleuse,
À la fontaine périlleuse.

Combat avec le défenseur

Avant que la joie ne finisse,
Vint, plus enflammé que la braise,
Un chevalier si bruyamment,
812 Que s'il chassait un cerf en rut !

Sitôt qu'ils se sont aperçus,
 Ils se sont jetés l'un sur l'autre,
 Comme se haïssant à mort.

816 Chacun avait une lance solide
 Dont ils se donnent de grands coups
 Si bien que leurs écus se percent,
 Et que les hauberts se démaillent,
 820 Leurs lances éclatent, se fendent
 Et bientôt volent en morceaux.

Ils ont tous deux tiré l'épée,
 Et des coups qu'ils s'en sont donnés,
 824 Les courroies des écus ont cédé ;
 Les écus même sont brisés ;
 Et par dessus et par dessous,
 Ils n'en ont plus que des morceaux
 828 Qui ne leur servent plus de rien,
 Car ils sont si déchiquetés
 Qu'ils peuvent bien sur les côtés
 Sur la poitrine et sur les hanches,
 832 Se frapper de leurs épée blanches.

Ils sont acharnés à se battre
 Et ne quittent leur position
 Pas plus que s'ils étaient deux rocs.
 836 Chevaliers plus enragés qu'eux
 À se donner la mort, — et vite !

Ils ne gaspillent pas leurs coups
 Se les donnant du mieux qu'ils peuvent.
 840 Les haumes cabossés basculent,
 Les mailles de hauberts s'envolent,
 Et ils se font couler du sang.
 Ils sont si échauffés tous deux
 844 Que leur haubert, pas plus que froc
 De moine ne leur est utile.

Au visage se frappent d'estoc :
 C'est étonnant de voir durer

- 848 Une bataille aussi farouche.
Mais tous deux sont si courageux
Qu'à aucun prix, ni l'un, ni l'autre
Ne reculerait d'un seul pas
- 852 Avant d'avoir frappé à mort.
Et ils ont faire encore mieux :
Car jamais en aucun endroit
Leurs chevaux ne furent blessés,
- 856 Ils ne l'auraient jamais voulu !
En selle sont toujours restés
Sans jamais mettre pied à terre :
La bataille en fut bien plus belle.
- 860 À la fin, monseigneur Yvain,
Du chevalier brisa le heaume ;
Il en resta comme étourdi,
Abasourdi, et il eut peur :
- 864 Jamais tel coup n'avait reçu !
Sa tête en dessous de la coiffe
Était fendue jusqu'au cerveau ;
Cervelle et sang avaient teinté
- 868 La maille de son haubert blanc.
Il en eut violente douleur
Et le cœur faillit lui manquer.
S'il s'est enfui, il n'eut pas tort :
- 872 Il se sentait blessé à mort,
Et ne pouvait plus se défendre.
- À lui revint, et s'est enfui,
Vers son château, à toute bride
- 876 Le pont fut abaissé pour lui
La porte largement ouverte.
Et monseigneur Yvain s'y jette
Éperonnant à toutes forces,
- 880 Comme gerfaut après la grue :
De loin venu, il est tout près,
Il croit le prendre, et ne l'a plus.
- 884 L'autre s'enfuit, et lui le chasse,
De si près qu'il le saisit presque,

Et pourtant il ne peut l'atteindre,
Même s'il entend bien sa plainte
De la détresse qui le prend.

888 L'autre continue de s'enfuir
Et lui à le chasser s'acharne,
Il craint d'avoir perdu son temps
Si mort ou vif il ne le prend :
892 Il se souvient des moqueries
Que Kex à son propos a faites.
Il n'aura tenu la promesse
Qu'il avait faite à son cousin,
896 Et nul ne le croira jamais,
S'il n'en rapporte aucune preuve.

Arrivée au château

Jusqu'à la porte du château,
En toute hâte il l'a suivi,
900 Ils y sont tous les deux entrés.
Ils n'ont trouvé homme ni femme
Dans les rues par où sont allés ;
Ils y ont tous deux galopé
904 Jusqu'à la porte du palais.

La porte était très haute et large,
Mais l'entrée était si étroite
Que deux hommes sur leurs chevaux
908 Ne pouvaient ensemble y entrer
Sans se heurter et se blesser
Ou bien s'affronter au milieu :
Elle était faite à la façon
912 D'une arbalète bien tendue
Guettant le rat qui s'aventure,
Et l'espion qui est aux aguets
Alors déclenche et tire et prend,
916 Car l'arbalète se déclenche
Sitôt qu'on touche le déclic
Aussi doucement que ce soit.

920 Le seuil de cette porte avait
Deux trébuchets qui soutenaient
Levée, une porte à coulisse
En fer, aiguillée et tranchante :
Venait-on à passer sur eux
924 Alors la porte retombait !
Vous étiez pris ou écorché,
Quand elle vous tombait dessus,
Tant son passage était étroit
928 Tant il était bien ajusté
Comme un sentier juste tracé.

Et c'est par là qu'il est passé
Le chevalier, habilement ;
932 Et Messire Yvain ausitôt
Derrière lui, à toute allure
Arrive, en le serrant de près,
Si bien qu'à l'arçon le tenait.
936 Et pour cela était penché
Vers lui, très en avant, sinon
Il eût été coupé en deux !
Ce fut pour lui bien grande chance,
940 Car son cheval était passé
Sur la commande de la porte. . .

Et comme un diable de l'enfer
Surgit la porte qui s'abat
944 Mais sans lui causer aucun mal :
Derrière lui a tout tranché
Sans le toucher, Dieu soit loué !
De monseigneur Yvain, le dos
948 Elle a seulement effleuré,
Mais a coupé ses éperons
Tout juste au ras de ses talons,
Et plein d'effroi, il est tombé !
952 Du coup, le chevalier blessé
A réussi à s'échapper :
Il y avait une autre porte
Tout comme celle de devant.

956 Le chevalier qu'il poursuivait
 A pu s'enfuir par cette porte,
 Qui est retombée après lui !

960 Messire Yvain était donc pris,
 Tout plein d'angoisse, épouvanté,
 Seul, enfermé dans cette salle
 Dont le plafond était clouté
 De clous dorés et les parois
 964 Joliment peintes, colorées.

Mais ce qui l'ennuyait le plus,
 C'était bien d'ignorer l'endroit
 Où l'autre s'en était allé.

968 D'une chambre tout à côté,
 Il entendit s'ouvrir la porte
 Étroite, qui se trouvait là :
 Une demoiselle en sortit,
 972 Bien faite, et de joli visage,
 Qui a refermé derrière elle.

Quand elle a vu messire Yvain
 Elle fut aussitôt troublée :

976 « Certes, fait-elle, chevalier,
 Vous n'êtes pas le bienvenu !
 Si on vous trouve en cet endroit,
 Vous serez vite massacré :

980 Mon seigneur est blessé à mort,
 Vous l'avez tué, je le sais.
 Ma Dame en est si affligée
 Avec ses gens qui crient près d'elle,

984 Si tristes qu'ils veulent mourir,
 Ils savent que vous êtes là,
 Mais leur peine est tellement forte
 Qu'ils n'ont pas décidé encore

988 S'il vont vous tuer ou vous pendre.
 Mais ils le feront, c'est certain
 Dès qu'ils viendront vous attaquer. »

Messire Yvain alors répond :

992 « Jamais, grâce à Dieu ne m'auront,
Et jamais ils ne me tueront.
– Non, dit-elle, j'y veillerai
Avec vous, et toutes mes forces.
996 Qui doute a bien peu de valeur
Et je crois que grande est la vôtre
Car vous n'êtes pas effrayé.
Sachez le bien, si je pouvais,
1000 J'aurais l'honneur de vous servir
Car jadis l'avez fait pour moi.

Le récit de Lunete

 Une fois, à la cour du roi,
Ma Dame me fit messagère.
1004 Je n'étais pas si avisée
Ni si courtoise, ou bien lignée
Que jeune fille aurait dû l'être,
Et aucun chevalier ne vit
1008 Qui ait daigné me dire un mot,
A part vous, qui êtes ici.
Vous, au contraire, grand merci,
M'avez servie et honorée.
1012 Et de l'honneur que vous me fîtes
Je vous en rendrai la pareille.
Je sais bien quel est votre nom
Et je vous ai vite reconnu :
1016 Vous êtes fils du roi Urien
Et votre nom Messire Yvain.
Soyez donc bien sûr et certain
Que jamais, si vous me croyez,
1020 Vous ne serez pris ni blessé :
Prenez, je vous prie, cet anneau
Que s'il vous polait vous me rendrez
Quand je vous aurai délivré. »

1024 Alors lui a remis l'anneau,
Et lui dit qu'il a un pouvoir

- Comme l'écorce sur le fût,
 Qu'elle recouvre et qu'on ne voit :
 1028 Il suffit de le prendre en main
 Et sur lui refermer le poing.
 Alors il ne craindra plus rien,
 Celui qui le porte à son doigt,
 1032 Car on ne pourra plus le voir !
 Personne, les yeux grands ouverts,
 Ne le verra, comme le bois
 Qui est bien caché sous l'écorce.
 1036 Voilà ce qu'elle dit à Yvain.
- Après avoir ainsi parlé,
 L'a mené s'asseoir sur un lit,
 Couvert d'une couette si riche
 1040 Plus que n'en a le duc d'Autriche,
 Et dit que s'il en a envie
 Elle peut lui donner à manger.
 Il lui a dit qu'il voulait bien.
 1044 La demoiselle alors s'empresse,
 Va en sa chambre, et revient vite,
 Apportant un chapon rôti
 Et du vin fait de bonnes grappes,
 1048 Un pot, sur une blanche nappe.
 Elle lui a donné à manger,
 Et l'a servi bien volontiers.
 Et lui, qui en avait besoin,
 1052 A mangé et bu de bon cœur.
- Quand il eut bien mangé, bien bu,
 Par tout le château arrivèrent
 Les chevaliers qui le cherchaient,
 1056 Et voulaient venger leur seigneur
 Qu'ils avaient mis dans son cercueil.
 Alors elle lui dit : « Ami,
 Vous entendez ceux qui vous cherchent :
 1060 Ils font grand bruit et grand tapage !
 Mais qui que ce soit venant là,
 Ne bougez pas, malgré le bruit

- 1064 Et on ne vous trouvera pas
Si de ce lit vous ne bougez.
- 1068 Vous verrez cette salle pleine
De gens mauvais et ennuyeux
Qui espèrent vous y trouver.
Et je crois qu'ils amèneront
Ici le corps, pour l'enterrer.
- 1072 Il vous rechercheront partout
Dessous les bancs, dessous les lits.
Ce serait curieux et plaisant
Pour qui ne serait pas peureux,
De voir des gens si aveuglés,
Car ils seront vraiment aveugles,
1076 Si mécontents et si déçus,
Qu'ils en seront pleins de colère.
- 1080 Je ne peux vous en dire plus,
Je ne peux rester plus longtemps.
Mais je peux rendre grâce à Dieu
Qui m'a donné cette occasion
De faire ce qui vous plaira
Car j'en avais vraiment envie.
- 1084 Elle est partie de son côté,
Et dès qu'elle s'en est allée
Tout le monde s'est rassemblé
Aux deux portes se sont placés
1088 Brandissant bâtons et épées ;
Il y eut une grande foule
De gens méchants et acharnés ;
Ils ont vu gisant à la porte
1092 La moitié du cheval tranché.
- 1096 Alors ils ont cru que vraiment
Quand les portes seraient ouvertes,
À l'intérieur, ils trouveraient
Celui dont ils voulaient la mort.

- Ils ont fait remonter les portes
 Qui souvent ont tué des gens,
 Mais pour lui, il n'ont pas tendu
 1100 De pavillon, ni fait de piège :
 Ils sont entrés là tous, de front,
 Et ont trouvé l'autre moitié
 Du cheval mort devant le seuil.
- 1104 Mais ils n'ont pas l'oeil assez bon
 Pour y voir mon seigneur Yvain
 Qu'ils auraient bien voulu occire.
 Et lui les voit se mettre en rage,
 1108 La colère s'emparer d'eux,
 Disant : « Comment est-ce possible ?
 Il n'y a portes ni fenêtres,
 Rien par où il aurait pu fuir,
 1112 Sauf à faire comme un oiseau
 Un écureuil, une gerboise,
 Ou autre bête aussi petite,
 Car les fenêtres sont solides
 1116 Et les portes bien refermées
 Dès que messire fut sorti.
- Mort ou vivant, il est ici,
 Puiqu'il n'est pas resté dehors ;
 1120 Quant à la selle, nous le voyons,
 Plus de sa moitié est ici,
 Mais de lui, nous ne voyons rien
 À part deux éperons tranchés,
 1124 Qui sont tombés de ses deux pieds.
 Alors cherchons dans tous les coins,
 Et cessons donc nos bavardages :
 Il est encore ici, c'est sûr,
 1128 Ou nous avons été dupés,
 Et les diables l'ont enlevé ! »
- Ainsi en proie à la colère
 Ils le cherchaient dans cette salle,
 1132 Et ils frappaient sur tous les murs,
 Et sur les lits, et sur les bancs,

Mais leurs coups ne pouvaient atteindre
Celui sur lequel il était :
1136 Il ne l'ont touché ni frappé,
Mais ont frappé partout autour ,
En provoquant un grand fracas
1140 Par leur bâtons, dans cette salle,
Comme des aveugles à tâtons
Qui vont recherchant quelque chose.

Apparition de Laudine

En pendant qu'ils retournaient tout,
Les lits comme les escabeaux,
1144 Survint une très belle Dame
Plus qu'on ne vit jamais sur terre.

D'une si belle chrétienne,
On n'a jamais rien dit, écrit,
1148 Mais elle était si affligée
Qu'elle avait failli se tuer.
Et maintenant elle criait
Si fort qu'elle s'exténuaient
1152 Et pâmée se laissait tomber.
Et quand elle se relevait,
Comme une femme sans raison,
Elle déchirait ses habits
1156 Ses cheveux aussi arrachait ;
Ses mains tordait, ses draps coupait
Et à chaque pas s'effondrait.

Rien ne pouvait la consoler
1160 Voyant son seigneur emporté
Mort, devant elle, en son cercueil. . .
Jamais ne s'en consoleraient,
Et s'en plaignait à haute voix.



FIGURE 3 – Miniature du Ms 1433 de la BnF

Cortège funèbre

- 1164 L'eau bénite, avec la croix
 Et les cierges allaient devant
 Avec les Dames d'un couvent,
 Les encensoirs, les livres saints,
- 1168 Et les clercs, qui sont chargés
 De la dernière absolution,
 Pour l'âme encore emprisonnée.
- 1172 Messire Yain entend les cris,
 Une douleur jamais décrite,
 Car nul ne pourrait la décrire,
 Et jamais ne fut mise en livre.
 Et le procession passa,
- 1176 Mais dans la salle s'assembla
 Un groupe entourant le cercueil,
 Car du sang rouge a rejailli
 Tout chaud, de la plaie du défunt.
- 1180 C'était bien la preuve certaine
 Que là-dedans gisait encore
 Celui qu'il avait combattu
 Et qu'il avait vaincu, occis*.

1184 Ils ont partout cherché, fouillé,
 Tout déplacé, tout retourné,
 Ils en étaient tous en sueur,
 Très angoissés et fort troublés
1188 En ayant vu le sang vermeil
 Devant eux couler goutte à goutte ;
 Messire Yvain reçut des coups
 Là où il demeurait couché,
1192 Mais pour autant ne bougea pas.
 Les gens criaient de plus en plus,
 Devant les blessures rouvertes,
 En se demandant bien pourquoi,
1196 Et contre qui, tellement saignent.
 Et chacun dit, lui ou un autre,
 « Il est parmi nous, l'assassin,
 Et pourtant ne le voyons pas !
1200 Enchantement, ou diablerie. . . »

 Et c'est pour cela que la Dame
 Hors d'elle, accablée de douleur,
 Criait, perdant toute raison :
1204 Ah ! Dieu ! Ne le trouvera-t-on
 Enfin, le traître meurtrier,
 Qui a tué mon bon seigneur. . .
 Non pas le bon, mais le meilleur !
1208 Dieu, tu es dans ton tort ici,
 Si tu le laisses s'échapper !
 C'est toi seul que je peux blâmer,
 Car de ma vue tu le dérobes,
1212 On n'a jamais vu telle force,
 Et tu me fais vraiment grand tort
 De ne pas me le laisser voir
 Celui qui est si près de moi !
1216 Et ne le voyant pas, je crois
 Qu'entre nous il s'est introduit
 Un fantôme, ou même un démon,
 Et que je suis ensorcelée !
1220 Ou c'est un lâche, je le crois

- Il est très craintif envers moi
 Et sa couardise l'empêche
 De venir se montrer à moi.
 1224 Ah ! Fantôme, être peureux,
 Pourquoi donc avoir peur de moi,
 Toi si hardi pour mon Seigneur ?
 Si je t'avais à ma portée,
 1228 Ta puissance disparaîtrait.
- Pourquoi ne puis-je te tenir ?
 Et comment a bien pu se faire
 Que tu aies tué mon Seigneur,
 1232 Si ce ne fut par trahison ?
 Jamais il n'eût été vaincu,
 Par toi, s'il avait pu te voir,
 Car nul au monde ne l'égale,
 1236 Personne n'en a vu un autre,
 Et il n'en est plus de pareil.
- Certes si tu étais mortel,
 Tu n'aurais pas osé l'attendre,
 1240 Car nul ne pouvait le défier. »
- La Dame se débat ainsi,
 Elle lutte contre elle-même,
 Elle se tourmente et s'afflige,
 1244 Et ses gens font la même chose
 Mènent le plus grand deuil possible.
- Le corps emportent et l'enterrent,
 Ils ont tant cherché, ravagé,
 1248 Que maintenant en ont assez
 Et abandonnent mécontents,
 De ne pouvoir trouver celui
 Sur qui fonder quelque soupçon.
 1252 Les religieuses et le prêtre
 Avaient achevé le service ;
 Ils étaient sortis de l'église,
 Et venus voir la sépulture.

- 1256 Mais de tout cela n'avait cure,
La demoiselle de la chambre ;
Elle n'a pas oublié Yvain,
Et vers lui elle est revenue,
- 1260 Disant : « Beau sire, bien nombreux
Étaient ces gens qui vous cherchaient.
Ils ont été comme furies
Et fouillé tout ce qu'ils pouvaient,
- 1264 Plus en détails même, qu'un braque
Courant après perdrix et cailles.
- Vous avez eu peur, je crois bien !
– Ma foi, dit-il, vous dites vrai,
- 1268 Je n'ai jamais eu aussi peur. . .
Mais si possible je voudrais,
Par un trou ou bien la fenêtre,
Oui, vraiment j'aimerais beaucoup
- 1272 Voir la procession et le corps. »
- En fait il se souciait peu,
Du corps et de la procession.
Il eût voulu qu'ils brûlent tous,
- 1276 Lui en eût-il coûté cent marcs.
Cent marcs ? Même plus de cent mille !
Mais la Dame de ce château,
C'est elle qu'il veut voir, dit-il ;
- 1280 La demoiselle alors l'a mis
À une petite fenêtre.
Autant qu'elle le peut, s'acquitte
De l'honneur qu'il lui avait fait.
- 1284 Et par cette fenêtre il guette
Messire Yvain, la belle dame,
Qui dit : « Beau sire, de votre âme,
Que Dieu ait pitié, oui, vraiment,
- 1288 Pour le meilleur des chevaliers
Qui à mon avis s'est jamais mis
À cheval, et que nul n'égale.
Mon cher seigneur, jamais nul autre
- 1292 Meilleur chevalier n'a été

Ni de meilleure compagnie.
 Largesse a été votre amie
 Courage votre compagnon.
 1296 Que votre âme, mon beau doux sire,
 Soit en la compagnie des Saints !

Alors se pâme, elle déchire,
 Tout ce qui tombe sous sa main.
 1300 Yvain se retient à grand peine
 Il voudrait se précipiter
 Pour aller lui tenir les mains.
 Mais la demoiselle près de lui
 1304 Pour son bien le prie, le supplie
 Bonne et gentille comme elle est,
 Qu'il se garde bien de le faire,
 Et dit : « Vous êtes bien ici ;
 1308 Restez et surtout ne bougez,
 Tant que ce deuil n'est achevé,
 Et laissez tous ces gens partir :
 Car bientôt ils vont s'en aller.

1312 Si vous suivez bien mes conseils,
 Comme vous devriez le faire,
 Vous n'en tirerez que du bien.
 Asseyez-vous, restez ici,
 1316 Voyez les gens entrer, sortir,
 Regardez-les sur le chemin :
 Aucun ne vous apercevra,
 C'est pour vous un grand avantage.
 1320 Mais gardez vous de vous trahir,
 Car celui qui se laisse emporter
 Et révèle ses intentions
 Quand il en a l'occasion,
 1324 Est plus méchant que courageux.
 Si la folie vient vous tenter,
 Gardez-vous bien de n'y céder.

1328 Le sage ses folles pensées
 Retient, et s'ouvre à la raison.
 Comportez-vous comme le Sage,

Ne laissez votre tête en gage,
Et qu'ils n'en demandent rançon !
1332 Prenez donc bien soin de vous-même,
Et n'oubliez pas mes bons conseils.
Restez ainsi, que je revienne,
Car je n'ose plus demeurer :
1336 Si je restais longtemps ici,
Peut-être on me soupçonnerait,
En ne me voyant pas mêlée
Avec les autres, dans la foule,
1340 Et ce serait mauvais pour moi ! »

Elle s'en va, et lui demeure,
Qui ne sait trop quel parti prendre :
Voir le cadavre qu'on enterre
1344 Le désole, car il ne peut lui prendre
Quoique ce soit qui prouverait
Qu'il l'a vraiment vaincu, tué !
S'il n'a ni preuve ni témoin,
1348 Qu'il puisse montrer au retour,
Il sera fort déshonoré,
Car Kex est un traître cruel,
Railleur et prompt à la brimade ;
1352 Il ne me laissera en paix,
Jamais, mais il m'insultera,
Se moquera, me raillera,
Comme il l'a souvent fait déjà.
1356 Sur le cœur, il les a gardées
Ces railleries ces méchancetés.

Débat intérieur d'Yvain

Mais voilà qu'un nouvel amour
Lui apporte un rayon de miel ;
1360 Il a parcouru sa terre
Et lui rapporte son butin ;
Son ennemie a pris son cœur :
Il aime celle qui le hait !

- 1364 Elle a vengé, sans le savoir,
 La mort de son noble seigneur.
 Et sa vengeance est pire encore
 Qu'elle-même n'eût su le faire :
- 1368 Si Amour ne s'en occupait,
 Lui qui si doucement l'attaque,
 Et le frappe au cœur par les yeux !
 Ce coup le blesse plus longtemps
- 1372 Qu'un coup de lance ou bien d'épée :
 Un coup d'épée tôt se referme
 Et guérit, grâce au médecin.
 Mais la plaie d'Amour, elle, empire,
- 1376 Quand le médecin s'en approche.
 C'est la plaie de Messire Yvain,
 Dont il ne guérira jamais,
 Car Amour s'est à lui voué.
- 1380 Il va fouiller dans tous les lieux
 Où il s'est mis, et il les quitte :
 Il ne veut avoir pour logis,
 Que lui seul, et fait sagement,
- 1384 De quitter tous ces mauvais lieux
 Puisqu'à lui seul, il s'est donné.
- Nulle part ailleurs ne veut être,
 Et fouille ces anciens logis ;
- 1388 Dieu ! Quand Amour est aussi grand
 C'est faire montre de bassesse
 Que d'habiter des lieux si vils,
 Quand il peut trouver à loger
- 1392 Dans le meilleur des campements !
 Mais il est vraiment bien tombé :
 Ici il aura les honneurs,
 Et il fera bon séjourner.
- 1396 Ainsi devrait se comporter
 Amour, qui est si noble chose,
 Qu'il est étonnant de le voir
 Tomber en de tels lieux de honte !
- 1400 Il semble comme celui qui

- 1404 En la cendre étale son baume,
Hait les honneurs, aime le blâme,
Fait tremper la suie dans le miel,
Mélange le sucre et le fiel.
Mais cette fois, ne le fait pas :
En noble logis, il s'installe,
On ne peut le lui reprocher.
- 1408 Quand on eut enfoui le mort,
Tout le monde s'en est allé,
Clercs, chevaliers, et serviteurs,
Il n'est seulement resté qu'elle,
- 1412 Qui ne peut cacher sa douleur.
Elle est demeurée toute seule,
Et se serre souvent la gorge,
Se tord les poings, tape en ses mains,
- 1416 Lisant les psaumes d'un psautier,
Enluminé en lettres d'or.
- 1420 Monseigneur Yvain est encore
À la fenêtre, et il regarde ;
Et plus il la voit, la regarde,
Plus elle lui plaît, plus il l'aime.
Ce qu'elle pleure et qu'elle lit,
Il voudrait qu'elle les oublie
- 1424 Qu'elle ait plaisir à lui parler.
- 1428 Amour lui donne ce désir
Qui de la fenêtre l'a pris.
Mais ce qu'il veut le désespère,
Car il ne peut vraiment pas croire
Que ce qu'il veut puisse advenir.
Il se dit : « je me tiens pour fou
Quand je vois ce que je n'aurai !
- 1432 J'ai blessé à mort son seigneur,
Comment être avec elle en paix ?
- 1436 Vraiment, je ne peux le croire,
Car elle me hait maintenant,
Plus que tout, et elle a raison !

- Mais si j'ai bien dit « maintenant »
 C'est que souvent femme varie,
 Et ce qu'elle veut maintenant
 1440 Peut-être changera bientôt,
 Ou bien changera sûrement.
- J'ai bien tort d'être sans espoir,
 Dieu pourrait la faire changer,
 1444 Car je demeure en son pouvoir,
 À tout jamais : Amour le veut,
 Qui n'aime pas de son plein gré
 L'autre qui devers lui l'attire
 1448 Commet félonie, trahison.
 Et je dis à qui veut l'entendre
 Qu'il n'en doit tirer nulle joie.
- Mais moi je ne veux pas y perdre :
 1452 J'aimerai mon amie, toujours,
 Car je ne dois pas la haïr
 Si je ne veux Amour trahir.
 Je dois aimer ce qu'Amour veut.
 1456 Doit-elle m'appeler ami ?
 Oui, c'est bien sûr, puisque je l'aime.
 Je l'appelle mon ennemie
 Puisqu'elle me het, sans avoir tort,
 1460 Car j'ai tué qui elle aimait.
 Serais-je donc son ennemi ?
 Certes non, je suis son ami.
- Ses beaux cheveux me font souffrir :
 1464 Car autant qu'eux, je n'aime rien ;
 Ils sont plus luisants que l'or fin !
 Ils me font enrager, m'enflamment,
 Quand je la vois les arracher...
 1468 Et jamais ne pourront sécher
 Les larmes coulant de ses yeux ;
 Tout cela me fait grande peine.
 Mais même s'ils sont pleins de larmes,
 1472 Qui ne pourront jamais cesser,
 On ne vit jamais si beaux yeux !

- Ses pleurs me font bien de la peine,
Et rien ne me désole autant,
1476 Que la voir griffer son visage,
Qui ne mérite pas cela !
Jamais n'en vis d'aussi joli,
Si frais, avec un si beau teint
1480 Et cela me brise le cœur,
Qu'elle soit sa propre ennemie.
Vraiment, elle n'hésite pas
À s'infliger les pires peines ;
1484 Et ni les cristaux ni la glace
Ne sont aussi beaux aussi lisses...
Dieu ! Pourquoi donc cette folie ¹,
Et pourquoi se blesser autant ?
1488 Pourquoi tordre ses blanches mains,
Frapper son sein, qu'elle égratigne ?
- Ne serait-ce pas merveilleux
De la voir ainsi, mais heureuse,
1492 Elle si belle en sa fureur ?
Oui vraiment, je peux le jurer,
Jamais Nature n'a pu faire,
Beauté aussi démesurée :
1496 Elle a dépassé la mesure
Et jamais plus ne le pourra.
Comment cela se pourrait-il ?
D'où si grande beauté vient-elle ?
1500 Dieu la fit donc, de ses mains nues,
Pour distraire un peu la Nature.
- Elle y passerait tout son temps
Si elle voulait l'imiter,
1504 Sans jamais en venir à bout.
Même Dieu, s'il en prend la peine,
Je crois, ne pourrait parvenir
À refaire ce qu'il a fait
1508 Et quelque peine qu'il y mette. »

1. Ce vers semble avoir été interpolé, car le ms 1433 a ici : « Que se gorge est, ne si honnie » (“Que n'est sa gorge, si maltraitée”), dont le sens s'accorde mieux avec le vers précédent.

- Ainsi Messire Yvain contemple
 Celle que sa douleur déchire.
 Je ne crois pas qu'on vît jamais
 1512 Un homme tenu prisonnier
 Comme il en est de Sire Yvain
 Et qui craint d'en perdre la tête,
 Avoir si follement aimé
 1516 Sans pouvoir jamais l'avouer
 Ni personne pour lui le faire.
- Il est resté à la fenêtre
 Jusqu'à ce qu'elle soit partie,
 1520 Et que l'on eut fait retomber
 Les deux portes qui coulissaient.
- Un autre en eût été peiné,
 Espérant être délivré
 1524 Plutôt que de devoir rester !
 Mais lui agit tout autrement :
 Qu'on les lui ouvre, ou les referme.
 Il ne s'en irait certes pas
 1528 Si devant lui on les ouvrirait,
 Ni si la Dame lui donnait
 Son congé, et lui pardonnait
 Même la mort de son seigneur,
 1532 Et puisse aller tranquillement.
- Amour et Honte le retiennent
 Qui des deux côtés vers lui viennent :
 Partir le déshonorerait,
 1536 Car personne ne le croirait
 Qu'il ait accompli cet exploit.
 Et d'autre part, il voudrait tant
 Rencontrer cette belle Dame,
 1540 La voir, si ce n'est davantage,
 Que la prison l'inquiète peu :
 Et mieux vaut mourir que partir.
 La demoiselle est revenue
 1544 Qui veut lui tenir compagnie,
 Le consoler, le contenter

- Et rechercher et lui donner
Tout ce dont il aurait envie.
- 1548 De l'Amour en lui installé
Elle le trouve bien pensif,
Alors lui dit : « Messire Yvain
Comment s'est passé tout ce temps ?
- 1552 — Très bien, fait-il, j'en suis content.
— Content, vraiment ? Dites-le moi !
Comment peut-on se réjouir
Quand des gens veulent vous occire ?
- 1556 C'est donc vouloir sa propre mort !
- Certes, fait-il, ma douce amie,
Je ne souhaite pas mourir,
Pourtant, ce que j'ai vu m'a plu,
1560 M'a plus beaucoup, Dieu m'est témoin,
M'a plu, et me plaît toujours plus.
- Alors laissons cela en paix. »
Dit celle qui a bien compris
1564 Ce que ces mots laissaient entendre.
« Je ne suis ni folle ni sotte
Et j'ai bien compris vos paroles ;
Mais maintenant suivez-moi donc,
- 1568 Je vais maintenant m'occuper
De vous sortir de la prison.
- Je vous mettrai bien à l'abri,
Aujourd'hui ou demain, au choix ,
1572 Mais venez donc, je vous emmène. »
Et lui répond : « Soyez certaine,
Ni aujourd'hui et ni demain,
Comme un voleur, ne partirai !
- 1576 Quand la foule sera assemblée,
Dans les rues qui sont là dehors,
Je sortirai, à mon honneur,
Plus que ne le ferais de nuit. »
- 1580 Sur ces mots, il entre après elle

Dans sa petite chambrette.
 Et elle, comme rusée bretonne,
 S'efforça de bien le servir :
 1584 Elle lui fournit à crédit
 Tout ce dont il avait besoin.
 Et quand le moment fut venu,
 Se souvint de ce qu'il disait :
 1588 Que ce qu'il voyait lui plaisait,
 Quand tous ces gens le recherchaient,
 Tous ceux qui désiraient sa mort.
 La demoiselle était si proche
 1592 De sa Dame, qu'il n'était rien
 Dont elle n'aurait pu parler,
 Si importante que ce soit,
 Car elle était sa confidente.

Conseils de Lunete à Laudine

1596 Pourquoi donc eût-elle hésité
 À reconforter sa maîtresse,
 Et la conseiller pour son bien ?
 Lors de leur premier entretien
 1600 Elle a dit : « Dame, je m'étonne
 De vous voir agir bêtement.
 Croyez-vous donc le retrouver
 Votre seigneur, par votre deuil ?
 1604 — Du tout, fait-elle, mais je veux
 Mourir vraiment de mon chagrin.
 — Pourquoi ? Pour aller avec lui.
 — Avec lui ? Que Dieu vous en garde !
 1608 Qu'il vous en rende un aussi bon
 Car cela est en son pouvoir.

 — Jamais tu n'as dit tel mensonge :
 Un aussi bon ne peut me rendre !
 1612 — Meilleur encore, si vous voulez
 Le prendre — et vous le prouverai.
 — Va-t'en, tais-toi ! C'est impossible. . .

- Je le ferai, si le voulez.
1616 Mais dites-moi donc, s'il vous plaît,
Qui va défendre votre terre,
Quand le roi Arthur sera là
Qui doit venir l'autre semaine
1620 Au perron, et à la fontaine ?
N'avez-vous pas eu le message
De la dame de la forêt
Qui vous l'a dit dans une lettre ?
1624 Ah ! Comme elle a vraiment bien fait !
Vous devriez bien maintenant
Songer comment pouvoir défendre
Votre fontaine — et vous pleurez !
- 1628 Vous ne devriez pas attendre,
Je vous en prie, ma chère Dame,
Car les chevaliers qui sont vôtres,
Ne valent pas, vous le savez
1632 Votre simple femme de chambre :
Le plus orgueilleux parmi eux
Ne prendra ni écu ni lance ;
Vous avez trop de prétentieux,
1636 Et aucun d'eux d'assez hardi
Qui ose monter son cheval !
Et le roi a si grande armée
Qu'il prendra tout sans hésiter. »
1640 La Dame sait très bien, et pense
Qu'elle dit ça de bonne foi.
Mais son jugement est faussé
Comme il est chez beaucoup de femmes ;
1644 Presque toutes font cette erreur :
Elles se cachent leurs folies
Ce qu'elles veulent, se le refusent.
- 1648 « Va t'en ! Et laisse-moi en paix !
Dit-elle, et si tu recommences
Tu n'auras plus qu'à disparaître
Tu parles tant que tu m'ennuies.
— Eh bien ! dit-elle, chère dame,

- 1652 On voit bien que vous êtes femme
 Qui vous courroucez à entendre
 Les bons conseils que l'on vous donne ! »
- Elle partit, la laissant seule.
- 1656 Et la Dame alors s'avisa
 Qu'elle avait bien eu vraiment tort.
 Elle voulut vraiment savoir
 Comment elle pourrait prouver
- 1660 Qu'on pût trouver un chevalier
 Meilleur que ne fut son seigneur :
 Elle aimerait qu'elle lui dise
 Mais elle lui a défendu.
- 1664 Dans cet idée elle attendit
 Jusqu'à ce que l'autre revienne.
 Et celle-ci ne se retient,
 Mais aussitôt le lui répète :
- 1668 « Ah ! Dame, est-ce bien le moment
 De vous infliger tant de mal ?
 Par Dieu, vous devez vous reprendre,
 Laissez cela, qui vous fait honte :
- 1672 Pour une Dame comme vous,
 Ne convient mener si long deuil.
 Souvenez-vous de votre rang
 Et quelle est votre noblesse.
- 1676 Croyez-vous que toute prouesse
 Soit morte avec votre seigneur ?
 Il en d'autres par le monde
 Qui sont aussi bons — ou meilleurs.
- 1680 — Dieu te confonde si tu mens !
 Ceci étant, cite m'en un,
 Qui ait prouvé valeur semblable
 À celle de mon cher seigneur.
- 1684 — Et vous ne m'en sauriez pas gré,
 Seriez de nouveau en colère,
 De nouveau me menaceriez !
 — Je n'en ferai rien, je t'assure ;
- 1688 — Alors sachez donc le bonheur

- Qui pourrait devenir le vôtre,
Si vous vouliez bien l'accepter,
Et que Dieu fasse qu'il vous plaise !
- 1692 Pourquoi donc devrais-je me taire,
Quand personne ne nous écoute ?
Vous me trouverez insolente,
Mais je puis le dire, je crois :
- 1696 Quand deux chevaliers face à face,
Sont armés et se sont battus,
Quel est celui qui vaut mieux,
Quand l'un des deux en sort vaincu ?
- 1700 Pour moi le choix est vite fait :
C'est le vainqueur. Et pour vous donc ?
Il me semble que tu me pièges,
Et que tu veux me prendre au mot.
- 1704 — Ma fois, vous devez bien comprendre
Que je vous dis la vérité,
Et je vous prouve comme il faut,
Que le vainqueur est le meilleur.
- 1708 Il fit mieux que votre seigneur :
Il l'a vaincu et poursuivi
Avec hardiesse jusqu'ici,
L'emprisonnant dans sa maison !
- 1712 — C'est fou, ce que je viens d'entendre. . .
Plus que jamais on ne m'a dit !
Va-t'en ! Pleine de mauvais esprit !
Ne reviens jamais devant moi,
- 1716 Si c'est pour me parler de lui !
— Madame, je le savais bien,
Que vous ne m'en sauriez nul gré,
Je vous l'ai même dit avant.
- 1720 Mais vous m'aviez promis pourtant
Que vous n'en seriez pas fâchée,
Et ne me le reprocheriez !
- 1724 Vous n'avez pas tenu parole,
Et pour moi c'est ce résultat :
Vous m'avez dit votre pensée

Et moi j'aurais bien dû me taire ! »

1728 Elle est revenue dans sa chambre,
Celle où messire Yvain demeure
Et qu'elle soigne de son mieux.
Mais il n'est rien qui le console
De ne pas même voir la Dame,
1732 Et de la dispute qu'elle eut
Avec elle — il n'a su mot.

Mais la Dame toute la nuit,
S'est posé beaucoup de questions.
1736 Elle se fait bien du souci,
Pour défendre cette fontaine,
Et commence à se repentir
De celle qu'elle a tant blâmée,
1740 Et maltraitée, et méprisée
Elle est maintenant bien certaine
Que ce n'est pas pour de l'argent
Ni pour son amour envers lui
1744 Qu'elle a pris si bien sa défense.
Elle l'aime, elle, plus que lui,
Et déshonneur, ou malveillance,
Ne lui conseillerait jamais,
1748 Car elle est trop loyale amie.

Voilà donc la Dame changée :
De celle qu'elle a maltraitée
Elle ne croit pas que jamais
1752 Elle puisse être encore aimée ;
Et celui qu'elle repoussait
Loyalement, l'a excusé,
Par un très bon plaidoyer :
1756 Il ne lui a jamais fait tort,
Elle est prête à le soutenir
Comme s'il était devant elle.

Laudine s' imagine avec Yvain

- Alors commence à questionner :
- 1760 « Voudrais-tu, fait-elle, nier
Que mon seigneur soit mort par toi ?
— Non, dit-il, je ne le nie pas,
Et je le reconnais. — Pourquoi
- 1764 Donc l'as-tu fait ? Pour mon malheur ?
Par haine ou par dépit de moi ?
— Que je meure donc sur le champ,
Si j' ai fait cela contre vous !
- 1768 — Tu n'as donc rien fait contre moi,
Et envers lui n' a aucun tort :
S' il l' avait pu, il t' aurait tué ;
Ainsi, à mon avis, je crois
- 1772 Que j' ai bien jugé, à bon droit. »

- Ainsi, à elle-même prouve
Qu' il a du bon sens et raison
Et qu' elle ne doit le haïr.
- 1776 Alors a dit ce qu' elle veut
Et d' elle-même, elle s' enflamme,
Tout comme le feu qui couve
Jusqu' à ce que la flamme naisse
- 1780 Sans que nul souffle ne l' attise.
Et si venait la demoiselle,
Elle verrait gagnée la cause
Pour laquelle elle a tant plaidé
- 1784 Et a été tant malmenée.

Laudine accepte de recevoir Yvain

- Elle est revenue le matin,
Et elle a repris son discours
Là où elle l' avait laissé.
- 1788 L' autre tenait tête baissée,
Qui se sentait comme coupable
De l' avoir autant rudoyée ;

- 1792 Maintenant elle obéira,
 Du chevalier demandera
 Le nom, l'état et le lignage,
 Et sagement s'humiliera
 1796 Disant : « Veuillez me pardonner
 De mes outrages, de l'orgueil
 Dont j'ai fait preuve, j'étais folle !
 Et je me range à votre avis.
 1800 Mais dites, si vous le savez,
 Ce chevalier dont vous m'avez
 Si longuement entretenue,
 Quel homme est-il, et sa famille ?
 Est-il bien digne de la mienne ?
 1804 Et s'il n'y a aucun obstacle,
 Je vous promets, je le ferai
 Seigneur de ma terre et de moi.
 1808 Mais il faut qu'il se montre tel
 Qu'on ne puisse dire de moi :
 « C'est celle qui va épouser
 Le meurtrier de son mari.

 — Par Dieu, ma Dame, il le fera.
 1812 À vous le plus noble mari,
 C'est le plus digne et le plus beau,
 De tous les descendants d'Abel.
 — Quel est son nom ? Messire Yvain.
 1816 — Ma foi, ce n'est pas si vilain...
 C'est même noble, je le sais,
 Puisqu'il est fils du roi Urien.
 — Ma foi, Dame, vous dites vrai.
 1820 — Et quand pourrons-nous donc le voir ?
 — Dans les cinq jours. — C'est beaucoup trop !
 Je voudrais qu'il soit déjà là...
 Qu'il vienne aujourd'hui ou demain.

Lunete fait attendre Laudine

- 1824 — Dame, même un oiseau, je crois,

- Ne pourrait tant faire en un jour.
Mais je vais envoyer là-bas
Un de mes rapides valets :
- 1828 Il arrivera à la cour
Du Roi Arthur, je le crois bien,
Avant demain soir au plus tard.
On ne le verra pas avant.
- 1832 — C'est un délai trop éloigné !
Les jours sont trop longs ! Et je veux
Qu'il soit dès demain soir ici.
Qu'il aille au plus vite qu'il peut :
- 1836 S'il le veut, il le pourra bien. . .
Qu'il fasse deux journées en une !
Cette nuit brillera la lune :
Qu'il fasse de la nuit un jour !
- 1840 Et en retour lui donnerai
Ce qu'il voudra que je lui donne.
- Laissez-moi donc cette besogne,
Et vous l'aurez, à tout le moins,
- 1844 Dans les trois jours, entre vos mains.
Le lendemain, convoquerez
Vos gens et vous demanderez
L'avis du roi, qui doit venir.
- 1848 Pour maintenir la tradition
De défendre cette fontaine,
Vous avez besoin de quelqu'un.
Et nul ne sera si hardi
- 1852 Pour oser prétendre le faire.
Alors vous pourrez de bon droit
Dire qu'il vous faut vous marier.
- Un chevalier très réputé
- 1856 Vous demande, et vous n'osez
Le choisir — sans l'accord de tous,
Et si leur garantie ne donnent.
Je connais très bien leurs défauts :
- 1860 Pour se décharger sur autrui
D'un fardeau qu'ils ont sur le dos,

Ils seront tous vite à vos pieds
 Et sauront bien vous remercier
 1864 De la peur dont vous les sauvez.
 Celui qui a peur de son ombre,
 S'il le peut, volontiers se dérobe
 de combattre fer contre fer :
 1868 C'est dangereux pour un couard ! »

La Dame lui répond : « Ma foi
 C'est ce que je veux, j'y consens,
 Et j'y avais déjà pensé
 1872 Ainsi que vous l'avez prévu,
 C'est bien ce que nous allons faire.
 Et pourquoi restez-vous ici ?
 Allez ! Ne perdez pas de temps !
 1876 Occupez-vous du chevalier,
 Je resterai avec mes gens. »

Préparatifs

Leur discussion s'arrête ici.
 Elle fait semblant d'envoyer
 1880 Chercher Yvain jusqu'en ses terres,
 Mais chaque jour lui fait un bain,
 Laver ses cheveux et peigner,
 Et après cela enfiler
 1884 Une robe de laine vermeille
 Fourrée de petit-gris et neuve ¹.
 Il n'est rien qu'elle ne lui donne
 Pour qu'il complète sa parure :
 1888 C'est un fermoir d'or à son col,
 Orné de pierres précieuses,
 Qui sont du plus joli effet ;
 Une ceinture, une aumônière,
 1892 Faite d'un très riche brocart.

1. Le texte dit littéralement : "pleine de craie". La craie était utilisée pour préparer les fourrures ; il faut donc certainement comprendre qu'il s'agit d'un vêtement neuf.

- 1896 Après l'avoir bien préparé,
 Elle a fait prévenir sa Dame
 Du retout de son messenger :
 Elle a mené à bien sa ruse !
- 1900 « Comment ? Et quand Messire Yvain
 Sera-t-il là ? — Mais il est là !
 — Déjà ? Venez donc vite
 En cachette, discrètement,
 Pendant que personne n'est là,
 Et que personne ne survienne,
 Je ne veux pas de quatrième !
- 1904 La demoiselle est donc partie,
 Elle est revenue vers son hôte ;
 Mais sans laisser voir sur sa mine
 La joie qu'elle en avait au cœur ;

La prison d'Amour

- 1908 Elle a prétendu que sa Dame
 Savait qu'elle l'avait caché
 Et dit : « Sire Yvain, grâce à Dieu,
 Plus n'est besoin de vous cacher :
- 1912 Les choses en sont venues au point
 Que ma Dame vous sait ici !
 Elle m'en blâme et me déteste,
 Et mille reproches me fait.
- 1916 Mais elle m'a pourtant promis
 Que je peux vous conduire à elle,
 Sans que vous n'ayez rien à craindre.
 Elle ne vous veut aucun mal,
- 1920 Sauf que — je ne peux le cacher
 Ce serait vraiment la trahir —
 Elle vous veut son prisonnier,
 Et veut avoir, en plus du corps
- 1924 Le cœur, qu'il ne reste au dehors.
- Certes, fait-il, je le veux bien ;
 Cela ne me coûtera rien !

- 1928 Son prisonnier je veux bien être !
— Vous le serez, par la main droite
Dont je vous tiens ! Alors, venez,
Mais croyez-moi, comportez-vous
Si honnêtement devant elle
- 1932 Que sa prison ne soit sévère.
Mais n'en ayez pas trop de crainte,
Je ne crois pas que vous aurez
Une prison par trop pénible. »
- 1936 La demoiselle alors l'emmène
En l'éprouvant, le rassurant,
En lui parlant à mots couverts
De la prison où il sera,
- 1940 Car tout ami est prisonnier ;
Il faut bien l'appeler ainsi :
On est en prison si l'on aime.

Yvain devant Laudine

- 1944 La demoiselle, par la main,
Emmène monseigneur Yvain
Là où il sera apprécié ;
Mais il craint d'être mal reçu
Et ce n'est pas très étonnant !
- 1948 Sur une grande couette rouge,
Ils ont trouvé la Dame assise.
Il eut très peur, croyez-le bien,
Messire Yvain, quand il entra
- 1952 Dans cette chambre où se trouvait
La Dame qui ne disait mot,
Et pour cela, il avait peur,
Tant, qu'il en resta ébahi,
- 1956 Et pensa qu'il était trahi. . .
Il se tint à l'écart, debout,
Alors s'écrie la demoiselle :
« Que soit maudite cinq cents fois
- 1960 Celle qui mène à une Dame

Un chevalier qui reste là
Et qui n'a ni langue, ni bouche,
Ni mot d'esprit pour l'aborder ! »

- 1964 Alors le tire par le bras,
 En lui disant : «Avancez donc,
 Chevalier, et n'ayez pas peur
 Ma Dame ne vous mordra pas !
- 1968 Demandez-lui paix et concorde,
 Et je l'en prierai avec vous :
 Qu'elle vous pardonne la mort,
 D'esclados le Roux, son Seigneur. »

Table des matières

À la cour d'Arthur	5
Moqueries de Keu	7
La reine rabroue Keu	7
Le récit de Calogrenant	11
Le vavasseur accueillant	11
Le gardien des taureaux	14
La fontaine merveilleuse	17
Foudre et tempête	19
Le défenseur de la fontaine	20
Le combat : Calogrenant vaincu.	22
Railleries de Keu	24
La Reine s'en prend à Keu	25
La tentative d'Yvain	29
Départ secret d'Yvain	30
Chez le vavasseur	32
La fontaine perilleuse	32
Combat avec le défenseur	33
Arrivée au château	36
Le récit de Lunete	39
Apparition de Laudine	43
Cortège funèbre	44
Débat intérieur d'Yvain	49

Conseils de Lunete à Laudine	56
Laudine s' imagine avec Yvain	61
Laudine accepte de recevoir Yvain	61
Lunete fait attendre Laudine	62
Préparatifs	64
La prison d' Amour	65
Yvain devant Laudine	66

*La mise en page de ce livre
a été réalisée sur Macintosh avec \LaTeX
par le traducteur-éditeur*

1ère édition
Dernière révision du texte le 24 avril 2019

Pernon-Éditions
ISBN : 978-2-918067-56-6